

## Festival international du film francophone de Namur Chez soi à Namur

Pierre Pageau

Volume 23, numéro 1, hiver 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30158ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pageau, P. (2005). Festival international du film francophone de Namur : chez soi à Namur. *Ciné-Bulles*, 23(1), 52–53.



# Chez soi à Namur

PIERRE PAGEAU

Certains sujets d'actualité — tout particulièrement la crise du FFM — auront relégué dans la marge le compte rendu de notre voyage au 19<sup>e</sup> Festival international du film francophone de Namur (FIFF), ce qui explique pourquoi nous y venons avec un peu de retard.

Il est toujours étonnant de rencontrer si loin de chez soi des gens si près de nous. C'est exactement ce que l'on ressent en fréquentant ce Festival. Après sept heures d'avion, on devine aisément que l'on est rendu plus loin que Rouyn. Nous sommes dans la « vieille Europe », dans un pays qui nous accueille en français, mais qui ne porte pas de jugement dédaigneux sur notre « dialecte ». Bref, il est évident que nous rencontrons des cousins belges qui, non seulement partagent la même langue, mais aussi une même passion dans la défense d'un cinéma national distinct. Tous les Québécois rencontrés au Festival confirment que les liens qui unissent nos deux peuples et nos deux cinématographies sont à nul autre pareils. Impression que nous sentons également chez le public namurois, toujours très nombreux dans les salles. Le FIFF est devenu, au fil du temps, un réel acteur de la vie cinématographique francophone. La programmation, composée cette année de 132 films, a le mérite de sa diversité, mais aussi de sa cohérence, en particulier en ce qui concerne les cinémas belge, africain et québécois. Moments marquants.

Si le cinéma belge est chez lui à Namur, ceci est encore plus vrai en ce qui concerne le cinéma de Frédéric Fonteyne, un habitué

du Festival. Son film **La Femme de Gilles** a ouvert l'événement. Moins sophistiqué qu'**Une liaison pornographique**, il s'agit tout de même d'une autre belle leçon de cinéma. Le film nous fait partager le point de vue d'Élisa, la femme de Gilles qui ne vit que pour lui, mais aussi celui de Victorine, la sœur d'Élisa, qui devient la maîtresse de Gilles. La première se croit en contrôle de la situation et demeure persuadée que son mari va lui revenir. La caméra épouse les regards complices des amants, mais aussi celui inquisiteur de l'épouse trompée. Un film quasi muet où les divers silences qui s'installent entre ces deux couples nous en dit plus long que bien des dialogues. Avec pour résultat, un récit troublant et exigeant. Rencontré peu après la projection, Philippe Blasband, qui a scénarisé le film à partir d'un roman de Madeleine Bourdouxhe, nous disait la difficulté de l'exercice puisque celle-ci modifie systématiquement son point de vue d'un paragraphe à l'autre, cherchant à épouser le regard de chaque personnage. Il a donc scanné tout le livre avant de le découper et de faire un remontage — logique pour quelqu'un qui a d'abord été monteur. Pour lui, il s'agit d'un roman d'une féministe qui dépeint une situation d'oppression de la femme mariée dans la Belgique des années 1930, mais cette situation perdure encore dans certains pays.

Parmi les autres longs métrages belges, **Quand la mer monte** de Yolande Moreau et Gilles Portes a retenu notre attention et celui du jury puisqu'il a gagné les deux Bayard d'interprétation : celui de la meilleure comédienne pour Yolande Moreau (à la fois



En attendant le bonheur d'Abderrahmane Sissako



Le Grand Voyage d'Ismaël Ferroukhi



scénariste, coréalisatrice et comédienne principale) et meilleur comédien à Wim Willaert, le Flamand de service. Une histoire d'amour entre deux saltimbanques qui reflète aussi un peu le psychodrame de la dualité linguistique de la Belgique.

La sélection du cinéma marocain était particulièrement remarquable cette année. Il faut d'abord souligner **Le Grand Voyage** d'Ismaël Ferroukhi, récit d'une communication difficile entre un père, qui désire pour une première et dernière fois aller à la Mecque, et son jeune fils récalcitrant qui doit l'y conduire. Comme souvent dans le cinéma africain, on assiste à une confrontation entre deux systèmes de valeurs qui, ici, s'entrechoquent à l'occasion de ce voyage. Le film a d'ailleurs obtenu le plus de récompenses cette année avec le Prix spécial du jury, le Prix pour la première œuvre et le Prix du jury junior.

**Tenja** de Hassan Lezgouli utilise aussi le motif du déplacement géographique pour exprimer une transformation psychologique. Nordine, qui a vécu toute sa vie en France, doit retourner au Maroc pour accompagner le cercueil de son père dans son village natal. Sur sa route, il rencontre Nora qui, elle, veut refaire sa vie ailleurs qu'au Maroc. De ce voyage et de ce dialogue naît une nouvelle façon de penser l'exil. L'exil, c'est aussi le thème du film **À Casablanca les anges ne volent pas** de Mohamed Asli, mais cette fois-ci il s'agit d'un exil intérieur, celui de Marocains ruraux qui viennent travailler à Casablanca dans l'espoir de réaliser leurs rêves. **Le Ouaga Saga** de Dani Kouyaté aura, pour sa part, déridé les spectateurs : avec un billet de loterie gagnant et un peu d'ingéniosité, un groupe de jeunes réussit à former un club de foot gagnant. Aussi du Burkina Faso nous avons vu **La Nuit de la vérité**, premier film de la cinéaste Fanta Regina Nacro, qui dresse le portrait très dur d'une guerre fratricide entre deux clans. La question est cette fois très sérieuse : la paix entre des ethnies différentes est-elle possible en Afrique noire?

Avec une quarantaine d'invités, la délégation québécoise était très nombreuse et très active cette année, aussi bien dans les ateliers que par la qualité des films présentés. En compétition officielle, la rumeur populaire a donné, tour à tour, **Elles étaient cinq** de Ghyslaine Côté, **La Face cachée de la Lune** de Robert Lepage et **Le Bonheur c'est une chanson triste** de François Delisle vainqueur du Bayard d'or pour le meilleur long métrage de fiction, remporté finalement par Lepage (troisième cinéaste québécois de suite à repartir avec cet honneur). Le Québec allait remettre cela avec l'équivalent en documentaire pour **Roger Toupin, épicier variété** de Benoît Pilon. Et le jury des jeunes a décerné une mention spéciale à **Comment conquérir l'Amérique en une nuit** de Dany Laferrière. À Namur, on murmure même que les Québécois récoltent beaucoup (trop?) de prix. Mais la Société de développement des entreprises culturelles du Québec, partenaire majeur du Festival depuis sa fondation, et



La Femme de Gilles de Frédéric Fonteyne

invité important de la Communauté française Wallonie-Bruxelles, ne cesse de s'impliquer à tous les niveaux, comme cette année à l'occasion d'un premier *Forum de la coproduction*, où Philippe Falardeau était présent pour mener à terme son film **Congorama**, une coproduction avec la Belgique.

Terminons cette carte postale par notre activité coup de cœur qui a pris la forme d'un atelier de scénarisation donné par Abderrahmane Sissako et avec pour cadre son film **En attendant le bonheur**. Nous avons en main le scénario, loin d'être conventionnel puisqu'il présente une écriture très poétique, elliptique, qui laisse beaucoup de place au hasard, aux « chuchotements » comme le dit Sissako, ajoutant que son scénario idéal doit toujours contenir des pages blanches. L'homme qui « souffrirait » s'il devait se soustraire davantage au studio pour tourner, affirme aussi ne pas pouvoir supporter le travail trop pointilleux d'une scripte sur un tournage. La liberté partout donc pour ce Sissako simple, drôle, compétent, bien informé et grand diplomate. On ne peut que souhaiter qu'il vienne donner une classe de maître au Québec.

Au final, un festival avec une formule gagnante : une programmation de qualité, de nombreux invités, un accueil chaleureux, une équipe bien rodée. Rien à envier aux plus grands rendez-vous! ■